



## Le cercle des «phrères» disparus

**SÉRIE [Bandes à part]. Tout l'été, «Libération» baguenaude dans des groupes à la marge. Aujourd'hui, «le Grand jeu», groupe littéraire de jeunes Rémois des années 20.**

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

Le 26/08/2011

Percer le mystère de l'étincelle qui réunit ces quatre-là dans les années 20 à Reims relève a priori de la gageure. La trajectoire de trois de la bande fut exceptionnelle : deux poètes et un écrivain. Mais les réduire à leur postérité paraît bien plat à l'aune de leur vie et de leur mort. «Le Grand jeu», le mouvement qui en découla, fut une boule de feu. Les «simplistes» en furent le noyau. Ce ne fut pas un simple jeu. Il ne dura que le temps d'une passion, mais il frappe par sa fulgurance. Leur aventure intérieure, précoce et radicale, fait encore frémir.

Au début, quatre «R» : Roger Lecomte, René Daumal, Roger Vailland et Robert Meyrat. Quatre adolescents fraternisent au lycée des Bons-Enfants, à «*Reims-la-tarte*» comme la baptisait le premier. La ville à moitié détruite par la Première Guerre mondiale représente un beau terrain de jeu pour une bande de jeunes en goguette.

En 1921, Roger Lecomte et Roger Vailland avaient fondé *Apollo*, une revue ronéotypée avec leurs premiers poèmes. Les compères accueillent illico René Daumal, un an plus jeune, féru de poésie, dont le père précepteur vient d'être muté dans la ville. Le petit nouveau, chétif et pince-sans-rire, arrive au cours de la seconde, en 1923. L'année suivante, les quatre joyeux condisciples créent le patronage de Saint-Pliste. Les «simplistes» se donnent chacun un nom, reflet de leur nature : le beau dandy Lecomte sera «Rog-Jarl» ou l'aristocratique «Coco de colchyde» ; Meyrat l'inquiétant sera «la Stryge» ; Vailland le plus bourgeois sera «François» et Daumal le plus sage «Nathaniel». Quelques principes président à leur arrangement. «*Les phrères sont des anges. Non pas des*

*anges éthérés et de nature divine, mais des anges visionnaires qui n'ont plus de nature charnelle et peuvent voyager librement dans l'au-delà»,* rapporte Michel Random dans son récit sur *le Grand jeu*. Programme qui peut recueillir sourires polis et ironiques. Au fond du fond, c'est une formule existentielle. Le groupe se dote d'une mascotte, Bubu, avec une tête ronde et de gros yeux, un trait horizontal en guise de bouche et un cheveu droit sur l'occiput qui passe parfois pour un sexe dirigé vers les dieux.

Un cinquième «phrère» va les rejoindre en 1925, Pierre Minet, débauché dans la manifestation du 1<sup>er</sup> mai alors qu'il se faisait cracher dessus à vendre *l'Action française*. Dans *la Défaite*, «phrère Fluët» raconte comment il fut immédiatement envoûté par le cercle, et de façon irrémédiable par l'archange du lot, Roger Lecomte. Le gang sillonnait Reims la nuit à la recherche d'un mauvais coup : sonner aux portes, scandaliser les bourgeois, s'enivrer sans entraves et hurler l'hymne simpliste (*«Pour notre soupe de bons petits garçons/ Aux yeux chassieux et aux petits bras ronds/ A l'oreille bien faite/ Parfumée au citron [...]. Et voilà la vie que les Simplistes ont.»*). L'équipée atterrit souvent au Cosmos ou à la Rich'Tavern, des cabarets ouverts tard où le beau Robert au regard diaphane séduisait les donzelles.

Loin de se limiter à une camaraderie de potaches ou à une société secrète de pacotille, ceux-là visent la quête de l'absolu et parlent de métaphysique expérimentale. Exalter son adolescence, réveiller Reims, jouer avec les mots ne suffit pas. L'expérimentation se veut cardinale pour ceux qui se réclament de Rimbaud. Elle suppose un *«dérèglement de tous les sens»* : procédés de dépersonnalisation, rêve éveillé, exercices de dédoublement, drogues, visions extrarétiniennes, etc. *«Il s'agit de se vouer à toutes les commotions, d'aller traquer la métaphysique aux frontières du coma»*, décrit Zéno Bianu dans sa préface du recueil *les Poètes du Grand jeu*. A 11 ans, Daumal a commencé à songer à dépasser les limites de la conscience. La rencontre avec ses «phréranges» de ce génial studieux ne fera que le conforter dans cette quête. A 16 ans, Nathaniel expérimente sur lui-même le produit avec lequel il tue les coléoptères de sa collection. *«J'essaie de m'asphyxier (CC1 4, tétrachlorure de carbone, ou benzine) pour étudier comment disparaît la conscience, et quel pouvoir j'ai sur elle.»* Pour exploser les limites du soi conscient et accéder à la vérité, on prend éther, strychnine, puis haschich, opium, la «déesse noire» qui aura la peau de Lecomte. A 16 ans, celui-ci écrit le visionnaire *Tétanos mystique* ; il mourra vingt ans plus tard d'une

crise de tétanos.

## «Paradis artificiels»

Brièvement professeur de philosophie à Reims, en 1922-23, René Maublanc a flairé la bonne graine. Enthousiaste, il fait publier les poèmes des deux Roger dans la revue champenoise *le Pampre*, les initie aux haïkus et suit de loin le parcours de ces deliriums prodiges. Poursuivant sur les traces de son ami Jules Romains, Maublanc pratique sur les phrères des expériences de vision paroptique, destinées à déterminer si l'être humain peut voir par d'autres moyens que les yeux. Ses sujets rémois sont, il est vrai, de premier choix.

Le premier acte s'achève avec le départ pour Paris de Roger Vailland et René Daumal. A la rentrée 1925, ils entrent en khâgne, le premier à Louis-le-Grand, le second à Henri-IV. Sur injonction paternelle, Roger Lecomte reste à Reims l'âme en peine pour une année préparatoire à médecine. Mais celui qui a 17 ans, déjà addict aux souffrances que cela suppose, ne lâchera jamais. *«Il y a à poursuivre la création de l'âme collective de notre groupe et à tâcher de faire de nos vies, par les intentions sinon toujours par les actions, d'immenses poèmes plus ou moins dada. Et tout cela, crois-moi, n'est pas non plus pour moi de la littérature ! A bientôt. Prie pour moi qui suis paradoxalement dans les enfers des paradis artificiels»*, promet-il à Vailland. Roger Meyrat a disparu dans la nature, au grand dam de Daumal, qui racontera dans *Nerval le nyctalope* les passerelles nocturnes vers son ami par un procédé qu'il avait trouvé pour sortir de son corps. Le simplisme, forme première, a vécu avec l'adolescence. Son esprit collectif commence d'essaimer. *«Mon cher, ainsi dirai-je, pour avoir entraperçu par vos lettres à mon ami Vailland votre parenté d'esprit avec nous - qui, nous ? Ce sont quatre qui brisèrent les cadres humains, partirent vers la liberté d'eux-mêmes et se trouvèrent unis entre eux pour lors - plus ferme que n'étreint le diable...»*, se réjouit Daumal en répondant à Maurice Henry le 8 juin 1926. Les nouveaux disciples vont s'agréger : Maurice Henry donc, le photographe Artür Harfaux, le peintre Joseph Sima, puis André Rolland de Renneville, Léon-Pierre Quint, André Delons, Georges Ribemont-Dessaignes...

Comme ils avaient voulu réveiller Reims, ils ont décidé de réveiller

l'homme. Une après-midi blafarde, assis sur un banc devant la préfecture de police, Lecomte, Daumal, Vailland et Minet évoquent pour la première fois la création du *Grand jeu*, et Vailland lui trouve son nom. Littérature et politique ne les intéressent pas, seule compte la recherche de l'essentiel pour que naisse une «*espérance sanglante et sans pitié*». En 1928, la revue est créée. Ephémère, elle ne durera que trois numéros, le quatrième ne sera jamais imprimé. Le premier s'ouvre sur un avant-propos d'anthologie de Roger Gilbert-Lecomte qui, à 20 ans, a accolé son deuxième prénom à son nom. «*Le Grand jeu est irrémédiable ; il ne se joue qu'une fois. Nous voulons le jouer à tous les instants de notre vie. [...] Attitude : il faut se mettre dans un état de réceptivité entière, pour cela être pur, avoir fait le vide en soi.*» Pour ces «*techniciens du désespoir*», la nécessité est de dépasser le stade humain actuel, de s'obliger au renoncement, de détruire en s'affirmant «*casse-dogme*», d'être voyant métaphysique. «*On ne trouve nulle part ailleurs une intention aussi poussée de faire se rejoindre poésie et vie*», estime Cyril Lorient, des éditions du Grand souffle qui a réédité André Rolland de Renneville et Michel Random. La cohabitation avec le surréalisme (le «*susurréalisme*») provoque bientôt des frottements. Le ralliement de Monny de Bouilly au Grand jeu finit d'agacer André Breton qui convoque tout le monde au Bar du château, le 11 mars 1929, pour instruire le procès de cet insolent mouvement, par le truchement de celui de Roger Vailland, qui lui ne tarde pas à en décrocher.

## «Cataclysmes»

Courageusement, René Daumal prend la plume dans le troisième numéro pour une *Lettre ouverte à André Breton* : «*Prenez garde [...] de figurer plus tard dans les manuels d'histoire littéraire, alors que si nous brigions quelque honneur, ce serait d'être inscrits pour la postérité dans l'histoire des cataclysmes.*» La communauté est aussi remuée par le différend qui oppose André Delons et Pierre Audar, plus préoccupés de politique que de métaphysique, à Rolland de Renneville, devenu pivot de tête avec Daumal et Gilbert-Lecomte, et qui refuse de signer la pétition pour Aragon.

Le dernier acte se joue lors de la dernière réunion du Grand jeu, le 30 novembre 1931, dans l'atelier de Joseph Sima, cour de Rohan, là où ils se retrouvaient tous les jeudis. Une semaine après, Daumal part aux Etats-Unis. A la mi-octobre, Gilbert-Lecomte, dont la santé se dégrade, a

été hospitalisé d'urgence. «*Le Grand jeu est foutu IRREMEDIABLEMENT*», crie Rog-Jarl dans une lettre. Les routes des deux frères unis à la vie à la mort divergent. Le «phils» Daumal, passionné de psychopathologie, de textes indiens, a rencontré Alexandre de Salzman qui va lui rendre «*l'espoir et la raison de vivre*» et l'amener, avec sa femme Véra Milanova, à être le disciple du spiritualiste Gurdjieff. «Papa» seul, Gilbert-Lecomte poursuit l'aventure jusqu'au bout dans le dénuement. Sa compagne Ruth Kronenberg disparaît en déportation. Il trouve protection chez M<sup>me</sup> Firmat, rue Jacquier, qui l'héberge et veille à lui procurer sa dose de laudanum jusqu'à sa fin le 31 décembre 1943. Daumal, qu'il n'avait pas revu depuis dix ans, le suit de près, le 21 mai 1944, à 36 ans aussi, d'une tuberculose à laquelle les inhalations de tétrachlorure de carbone ne sont pas étrangères.

Vingt ans plus tard, *les Cahiers de l'Herne* exhument *le Grand jeu*, comme le raconte Raphaël Sorin, qui rencontre alors les derniers témoins, Pierre Minet, Artür Harfaux et Joseph Sima (1). L'élan du Grand jeu, s'il a inspiré quelques avant-gardes fussent-elles moins prodigieuses, sommeille peut-être encore, dans l'attente du réveil. «*Muselés en vain par vos lois sociales, prédisait Roger Gilbert-Lecomte, dorment parmi vous des énergies destructrices à faire sauter le monde.*»

(1) *Produits d'entretiens, éd. Finitude, 2005.*

## En savoir plus sur «Le Grand jeu»

Commencer par *le Grand jeu* de Michel Random (le Grand souffle, 2003), puis passer au *Grand jeu*, fac-similé de la revue (Jean-Michel Place, 1977), puis s'imprégner des *Poètes du Grand jeu* (Gallimard, 2003). Plonger en apnée dans la *Correspondance* de Roger Gilbert-Lecomte (Gallimard, 1971), rendue possible par Pierre Minet et le *Plaidoyer pour Robert Gilbert-Lecomte* de Roland Dumas (Gallimard, 1985) ; se tourner vers René Daumal, ses œuvres complètes et sa *Correspondance* (Gallimard) ; faire un pas de côté avec *En mal d'aurore* de Pierre Minet (le Bois d'Orion, 2002). Le regarder en face avec *le Grand jeu* (l'Herne, 1968), *Grand jeu et surréalisme*, catalogue de l'exposition du musée d'art moderne de Reims (2003) et (*photo*) *le Grand jeu en mouvement*, actes du colloque de Reims (l'Age d'homme, 2007).

